

J. Bourgeois.

COUP D'OEIL
SUR
L'ÉTAT PRÉSENT DU CAIRE
ANCIEN ET MODERNE¹

II.

LES « EMBELLISSEMENTS » DU CAIRE.



BEAUCOUP de nos lecteurs, sans doute, ont vu le Caire intact il y a quinze ans ou davantage et n'y sont pas retournés. Bien d'autres l'ont visité récemment et ne se doutent pas de ce qu'il était autrefois. Pour tous, faisons, de lieu en lieu, une rapide promenade en comparant l'état ancien au moderne. Mais auparavant conseillons à ceux qui projettent le voyage de se hâter, s'ils ne veulent trouver réunis, dans la ville célèbre qu'on modernise, tous les inconvénients de l'Orient et tous les défauts de l'Occident.

Autrefois, en arrivant au Caire, dès qu'on sortait de la gare, on en avait fini avec les utiles mais plates et ennuyeuses *modernités*. L'Orient apparaissait tout entier avec son charme puissant et l'on n'avait pas à

1. Voir la *Gazette*, p. 424, n° de novembre 1884.

craindre ce perpétuel conflit de deux mondes opposés où le plus raisonnable, le plus avancé, le plus terne terrasse l'autre en perdant lui-même de sa force et de sa raison. Les objets qui s'offraient d'abord aux yeux formaient déjà des tableaux où tout l'Orient se révélait. Une ancienne mosquée élevait là son minaret parmi les palmes, tandis qu'à demi cachés par le feuillage des sycomores, les grands murs de ses dépendances abritaient du soleil tout un petit monde d'artisans constructeurs de noriahs et servaient d'appui aux grands bois inégaux de leur atelier en plein air.

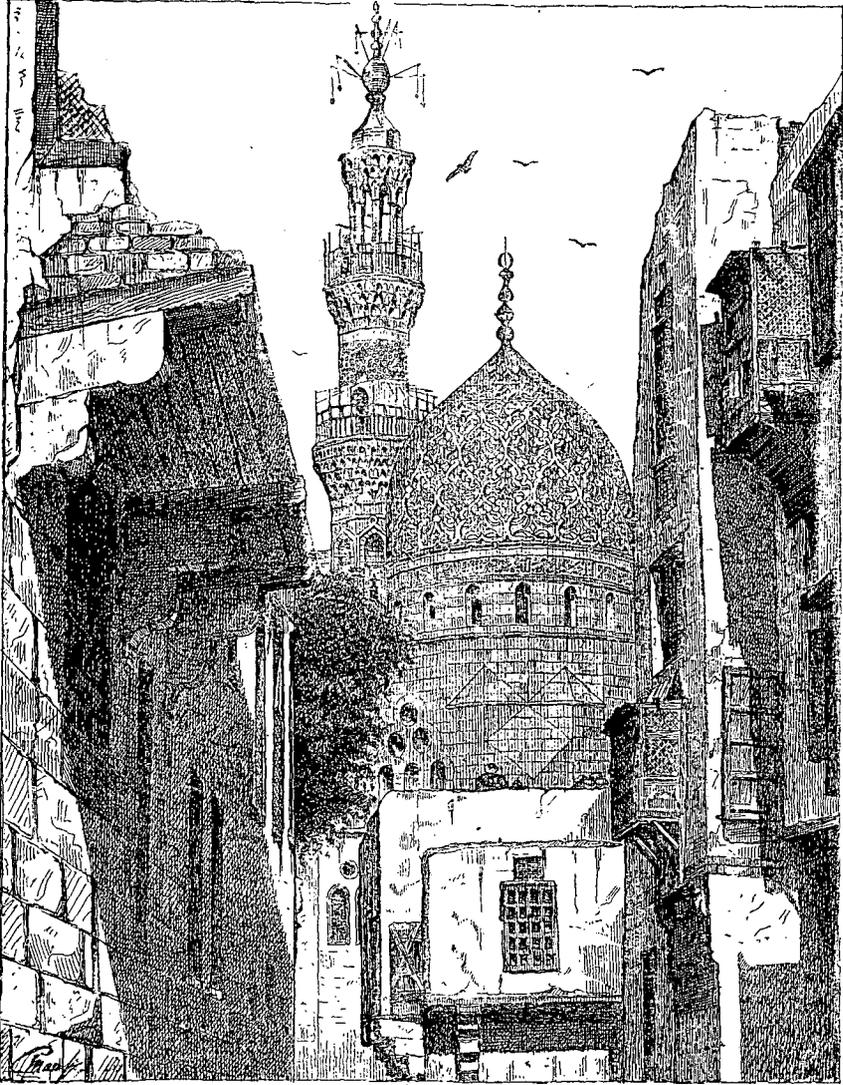
Aujourd'hui, tout a disparu pour faire place à de mornes espaces secs et réguliers. Sur la rive d'un canal rectiligne, une file de maisonnettes, qu'on pourrait croire apportées de Saint-Cloud, nous avertissent que le règne des ingénieurs et des entrepreneurs est arrivé. On franchit ce canal, qui porte les eaux du Nil dans l'isthme de Suez, et on retrouve d'abord, à peu près telle qu'elle était, la plus ancienne des rues modernes. La rue de Kantara ed-Dik était au XIII^e siècle le lit ou le rivage du Nil qu'on en chassa (et qui s'en alla boudier jusqu'à Boulaq), parce qu'il emportait toujours la riche mosquée d'El-Maks (la Douane), bourg alors détaché qui est devenu le quartier Copte. La rue du Consul de France, de M. de Lesseps et de M. de Blignières, doit les arbres qui lui restent aux soldats de Bonaparte et de Kléber, qu'elle conduisit toujours à la victoire « tambour battant ». Elle était alors fermée au nord par la grande porte de Saladin, Bâb el-Hâdid (la porte de fer) et au sud par une porte de quartier que Saïd pacha fit démolir toutes deux dans un de ces élans de caprice destructif comme il en avait parfois.

Parvenu devant l'hospitalière demeure de Yakoub Artin bey, où était située la seconde de ces portes, on aperçoit à droite une ruelle qui fut le déversoir des eaux du Nil amenées par le canal Naçiriyèh sur la place Ezbékiyèh, au moment de la crue. Il y a quelques années, on trouvait encore au bout de cette ruelle, un bas-fond assez large, ancien étang qu'alimentait le canal et qu'ombrageaient de charmants bois de palmiers.

Aujourd'hui les arbres sont abattus, la place est comblée, nivelée jusqu'au premier étage des maisons riveraines, dont les balcons sont maintenant au ras du sol nouveau. Un quartier neuf, à plan géométrique tracé dans le cabinet, est sur le point d'en prendre possession.

Lorsqu'on a contourné un pâté de maisons qui, sur la droite, semble barrer la rue de Kantara ed-Dik et occupe la place de l'ancienne Intendance de l'armée d'Égypte, les embellissements du Caire apparaissent et déroutent les souvenirs : on débouche sur une place toute moderne et de forme triangulaire; mais dans ce square parisien entouré de maisons à cinq étages, comment reconnaître cette pointe nord de l'Ezbékiyèh, jadis

si pittoresque? On voyait alors s'ouvrir à droite et à gauche les perspectives presque champêtres de deux magnifiques avenues plantées par nos



MOSQUÉE DE RAGHBAY (1502). DANS LA RUE ET-TABBANÈH.

(Dessin de M. C. Mauss.)

soldats; au milieu, entre les deux, on apercevait les troncs noueux et la puissante ramure des sycomores de l'Ezbékîyèh, formant un fond de

forêt sans limites, d'où s'élançaient quelques minarets striés de bandes jaunes et rosées.

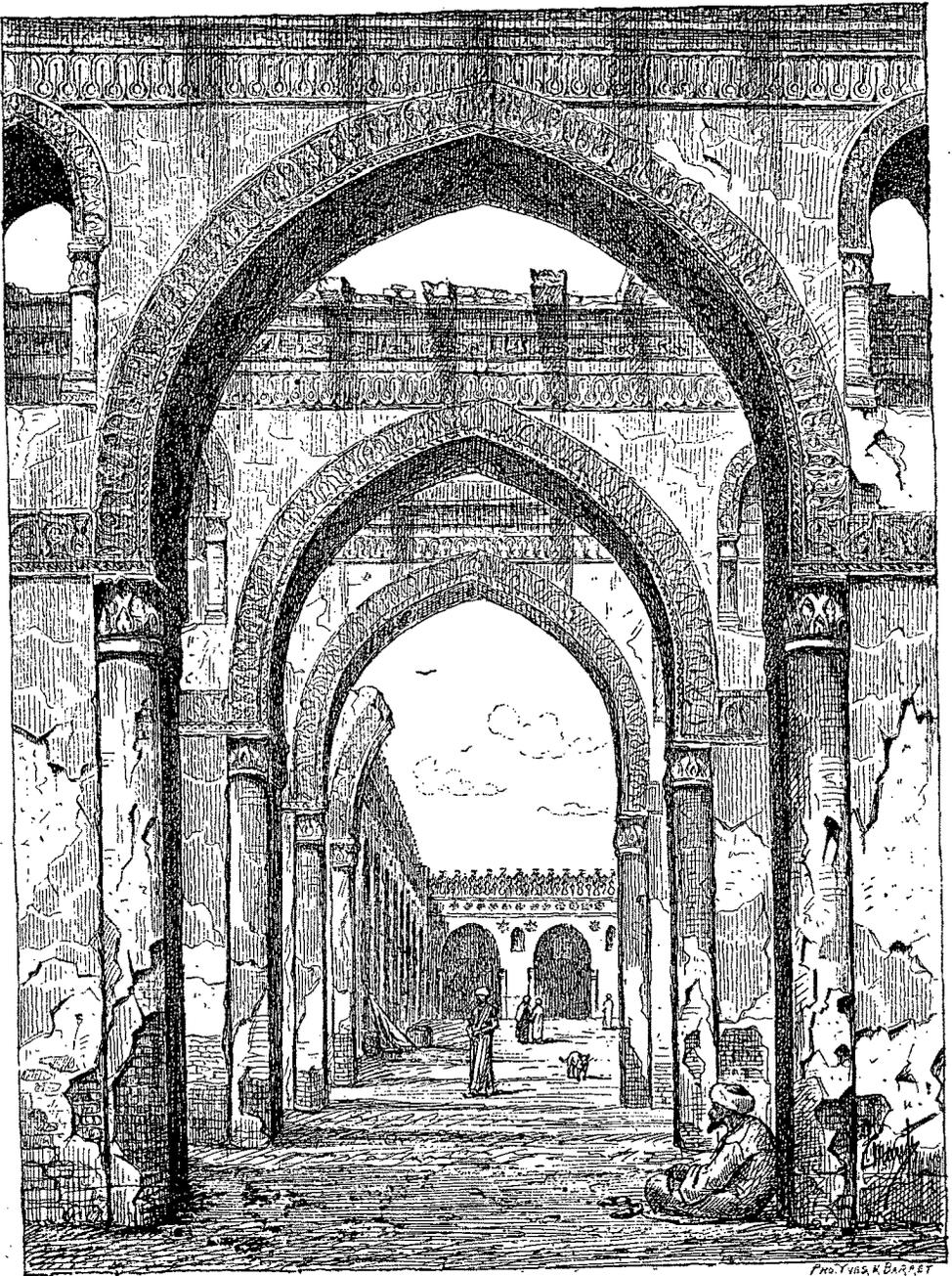
Un peu plus loin, dans l'avenue de droite, on rencontrait le palais de l'Elfy, l'un des principaux beys mamlouks défaits aux Pyramides, somptueuse demeure qui, avant de devenir l'hôtel Shepheard, avait été le quartier général de l'armée française. Il n'avait pas alors changé complètement de formes et de dispositions, et, non loin de sa porte, sur la place, on voyait encore l'arbre où Bonaparte venait prendre le café, causer avec les scheiks et se montrer aux indigènes. Le jardin de l'hôtel a conservé le grand arbre sous lequel Kléber, blessé mortellement, vint tomber; mais qu'est devenu cet horizon qui, en 1869, vu du perron, pouvait encore charmer Théophile Gautier? Sur la gauche, plus d'anciennes maisons à moucharabiehs; en face, plus aucun de ces arbres énormes parmi lesquels on reconnaissait « ceux qui avaient posé pour Marilhat, agrandis encore par le temps écoulé, et garnissant le milieu de la place avec leurs dômes de feuillage d'un vert si intense qu'il paraissait presque noir ¹ ».

Maintenant tout a disparu, et les fenêtres de Théophile Gautier n'ont plus pour horizon que l'autre bord d'une rue garnie de maisons à six étages, où les fantaisies d'un style pseudo-arabe cherchent péniblement leur place sur des façades dont l'ordonnance toute parisienne n'est pas faite pour le genre oriental². Quelques-unes de ces maisons neuves tombent en ruine et sont démolies par ordonnance de police.

Après avoir passé devant le porche de l'ancien harem de Kjamil pacha, où furent l'habitation officielle et les jardins de Bonaparte et de ses successeurs, nous retrouvons enfin ce qui reste de l'Ezbékîyéh, mais tellement dénaturé, travesti, que les exilés de l'asphalte doivent ici se sentir un peu consolés : pour eux, on a enfermé un petit lac, une petite rivière de Bois de Boulogne dans un grand carré que clôt une grille de fonte et qu'entoure de trois côtés une rue de Rivoli aux alignements inflexibles. Seul, à l'horizon, au-dessus des arbres, le pesant fronton du *New-Hotel*, qui se dessine comme une pyramide, jette un peu de variété et tient lieu de boussole aux nouveaux venus qui s'égarent infailliblement dans cette implacable uniformité.

1. Théophile Gautier, *l'Orient*, II, 494.

2. Comme exemple, on peut citer la façade du *Hammam* de Paris. Bien que les détails en soient très-purs, elle produit peu d'effet et ne donne aucune idée de l'architecture arabe, parce que le programme imposé à l'architecte est le banal et stérile modèle de la location parisienne : la grande caisse à compartiments pressés dont la face plate peut être plus ou moins gaufrée sans que l'architecte le plus habile puisse donner carrière à son génie d'invention.



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE D'AHMED BEN-THOULQUN (879).

(Dessin de M. C. Mauss.)

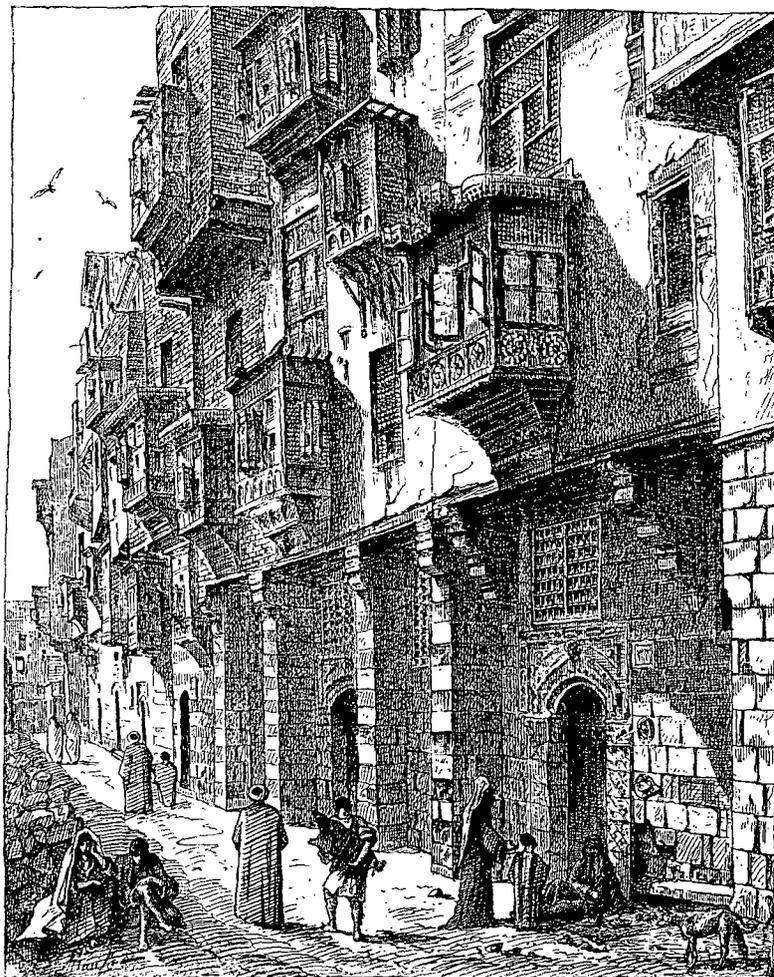
En 1798, on le voit par les planches de la *Description de l'Égypte*, l'Ezbékîyèh, ancien estuaire du Nil, était un bas-fond irrégulier grand comme trois fois la place de la Concorde ou à peu près comme l'intérieur du Champ de Mars. Aride au printemps, il se transformait bientôt en lac, grâce aux eaux du Nil qu'on y amenait au moment de la crue. Les luxueuses demeures orientales, dont la place était entourée, devenaient alors de véritables palais à la vénitienne, dont les péristyles ouvraient sur ce lac, rendez-vous perpétuel de fêtes sur l'eau et d'illuminations aux flambeaux. En hiver, quand les eaux se retiraient, la place devenait un champ de verdure, d'où émergeait de place en place le feuillage plus sombre des sycomores.

Méhémet-Ali, le grand réformateur, fit dessécher l'Ezbékîyèh, une fois pour toutes, et son héritier Ibrahim pacha acheva de le couvrir d'arbres qui, en 1863, à l'avènement de son fils Ismaïl, avaient acquis une force et une majesté séculaires. Mais rarement en Orient le fils respecte l'œuvre du père, si même il ne la détruit; Ismaïl, impressionné, tourmenté même de ce qu'il avait vu faire au parc Monceaux (et embarassé, bien à tort, des assassinats que les Grecs de bas étage commettaient les uns sur les autres sous les arbres de son père), Ismaïl livra l'Ezbékîyèh à tous les excès de la civilisation et aux horreurs de la spéculation. Des quartiers modernes s'élevèrent sur le pourtour et dans les angles de la place, tandis qu'au milieu on engloutissait des millions à faire, defaire et recommencer des essais de jardin public.

On commença par remblayer fortement le terrain, ce qui en fit disparaître tous les vieux arbres. Au milieu on éleva une montagne et on y prépara des fondations formidables pour la statue équestre d'Ibrahim pacha. A l'entour coulait une rivière sur laquelle on avait établi, pour la régénération industrielle du peuple égyptien, toute une fourniture de ponts variés : ponts droits, ponts biais, ponts de bois, ponts de fer, ponts de pierre. Le démon du *mieux* continuant à souffler, Barillet fut appelé : il arriva du Bois de Boulogne, armé de son système, et bouleversa montagne, ponts et rivière. A la place de la montagne, un lac; la rivière changea de cours et alors naquit le jardin actuel, dont l'existence coûte 80,000 francs d'eau par an, sans que l'on puisse y faire réussir les vertes pelouses de gazon anglais, base du jardinage occidental. Enfin, on suppléa ingénieusement aux arbres abattus et à ceux qui devaient pousser, par des réverbères en forme de tulipes géantes, aux pétales de verre coloré, qui pouvaient encore instruire le peuple en lui parlant des temps antédiluviens.

Quant à la statue équestre (dont on eut grand-peine à defaire les fon-

dations inutilisées, tant elles étaient solides), on la mit loin du jardin, en face le Palais du Tribunal, et, pour lui faire place, on démolit la moitié de la grande et belle mosquée de l'émir Uzbek ben-Tatah qui, au



RUE EZ-ZYADÉH, AU CÔTÉ OUEST DE LA MOSQUÉE DE THOULOUN.

(Dessin de M. C. Mauss.)

xv^e siècle, donna son nom à la place Ezbékiyèh; pendant longtemps les restes à demi enfouis de sa chaire magnifique, de bois précieux compartis, servirent à attacher les baudets de louage qui, d'un coup de tête en arrière, en arrachaient de grandes pièces. Un certain pacha ayant su

que le caprice du khédivé était, pour l'heure, de se faire construire une maison de style arabe, fit enlever pour son souverain ces débris qui pouvaient servir encore, et ils disparurent avec le caprice qui aurait pu les sauver. Sur la place occupée par la mosquée on installa donc la statue d'Ibrahim et, par économie, on la hissa sur un énorme piédestal de bois. Le bras levé de cette figure de bronze devait menacer encore la Turquie, mais la prudence politique commanda de tourner la statue en sens inverse. La main d'Ibrahim montre aujourd'hui, pour les maudire sans doute, les créations fantasques et ruineuses qui ont contribué à endetter le pays et à gâter sa capitale : le nouvel Ezbékiyèh, la salle de l'Opéra qui fléchit après dix années d'existence, le Théâtre français qui tombe en ruine, le Cirque et l'Hippodrome qui n'existent plus, fantaisies éphémères avec lesquelles on a cru séduire et enchaîner l'Europe ! Pourquoi l'infortuné Ismaïl n'a-t-il pas compris plus tôt le geste prophétique de son père ?

Une conception réellement utile et bien placée est la création par Ismaïl du quartier européen qui porte son nom, entre l'Ezbékiyèh et les palais de la rive du Nil, sur l'emplacement des plantations abandonnées d'Ibrahim pacha. Tous ces terrains, nivelés et partagés en lots, ont été d'abord concédés gratuitement et à perpétuité à ceux qui s'engageaient à y bâtir dans un court délai. Là où il n'y avait qu'un désert parsemé de quelques bouquets d'arbres, on trouve aujourd'hui un échiquier formé de longues avenues déjà bien ombragées et bordées de maisons jolies ou bizarres, sises au milieu de jardins verdoyants. Sans la Compagnie des eaux constituée par Ismaïl pour alimenter tout le Caire, la création de ce quartier de plaisance eût été impossible. Au point de vue pratique, on ne saurait reprocher à ces avenues que le manque d'orientations bien ménagées pour les maisons et l'oubli total de noms de rues et de numéros. Au point de vue du goût, on doit regretter ces tracés rectilignes dans un quartier de luxe et de plaisance où quelques courbes modérées bien dessinées eussent donné des aspects de parc et procuré des orientations variées. Enfin, là comme ailleurs, et toujours au point de vue du goût, on peut encore regretter que tout absolument ne soit pas resté à l'état vierge !

Un des grands « embellissements » du Caire, un de ceux dont on était le plus fier, est le *Boulevard Méhémet-Ali*. Comme une fusée trop tôt lancée, il partit un beau jour de l'Ezbékiyèh, sans savoir où il allait, et vint s'abattre à deux kilomètres de là, sur l'angle formidable de la mosquée de Sultan-Hassan, dont il ne sut pas éviter la rencontre. En partant il avait enlevé une colline chargée de maisons et de mosquées. Dans sa

course folle, il en emporta bien d'autres ; mais à mi-chemin, sur le canal, le météore laissa choir sa charge de décombres et ainsi naquit, dit-on, le palais de Mansour pacha, l'*inévitabile Palais-Mansour* : de quelque point que l'on vienne, où que l'on aille, on ne saurait éviter le carrefour où git cet énorme bolide d'une nuance rose-pastèque indéfinissable et dont la masse, en tombant, anéantit tout le quartier voisin. Devant ce phénomène, on se rappelle ce que disait Paris à l'apparition du dôme de son Tribunal de commerce. La grande et bonne ville, pour s'excuser, rappelait le sort de cette cité des *Mille et une Nuits* qui, un beau matin s'éveillant, fut bien étonnée de voir dans ses murs l'œuf monstrueux qu'un *rokh* en volant avait pondu et laissé tomber au plus bel endroit.

Pour en finir avec les gaietés de ce boulevard, il eut encore la force, après cette équipée, d'enlever l'encoignure énorme de la mosquée de l'émir Koussoun (1329), l'une des plus grandes et des plus belles. On para la plaie, on la cicatriza en ajoutant à l'édifice mutilé une façade biaise en pan coupé d'environ 40 mètres et de style néo-arabe. Mais, depuis lors, le reste du monument n'a cessé d'être dévasté et mis en ruine ; en sorte que, bientôt, il n'en subsistera plus que ce pan de façade neuve mais inachevée.

Bien que le cœur de la ville arabe n'ait pas été atteint par cette brutale trouée, faite pour la promenade des canons de la Citadelle, mais qu'on croirait faite par eux, le vaste ensemble oriental d'autrefois a été détruit ; le Caire est aujourd'hui comme un vase brisé, dont les deux fragments, de plus en plus effrités, émiettés sur leurs bords, ne peuvent plus se rejoindre ni correspondre. Ces longues et séduisantes ruelles qu'il fallait suivre pour aller du nord au sud de la ville, vers les mosquées d'Ibn-Thouloun, de Setti-Zeynâb, sont toutes coupées de biais vers leur milieu, et, par les brèches, le vandalisme pénètre et s'y étend. Lorsqu'on les parcourt encore dans toute leur longueur, il faut brusquement sortir de l'ombre et des mystères de beauté qu'on a pu leur laisser pour tomber en pleine lumière dans les laideurs et les banalités de ce faubourg de barrière ; alors le charme est rompu et toute vision du passé s'évanouit.

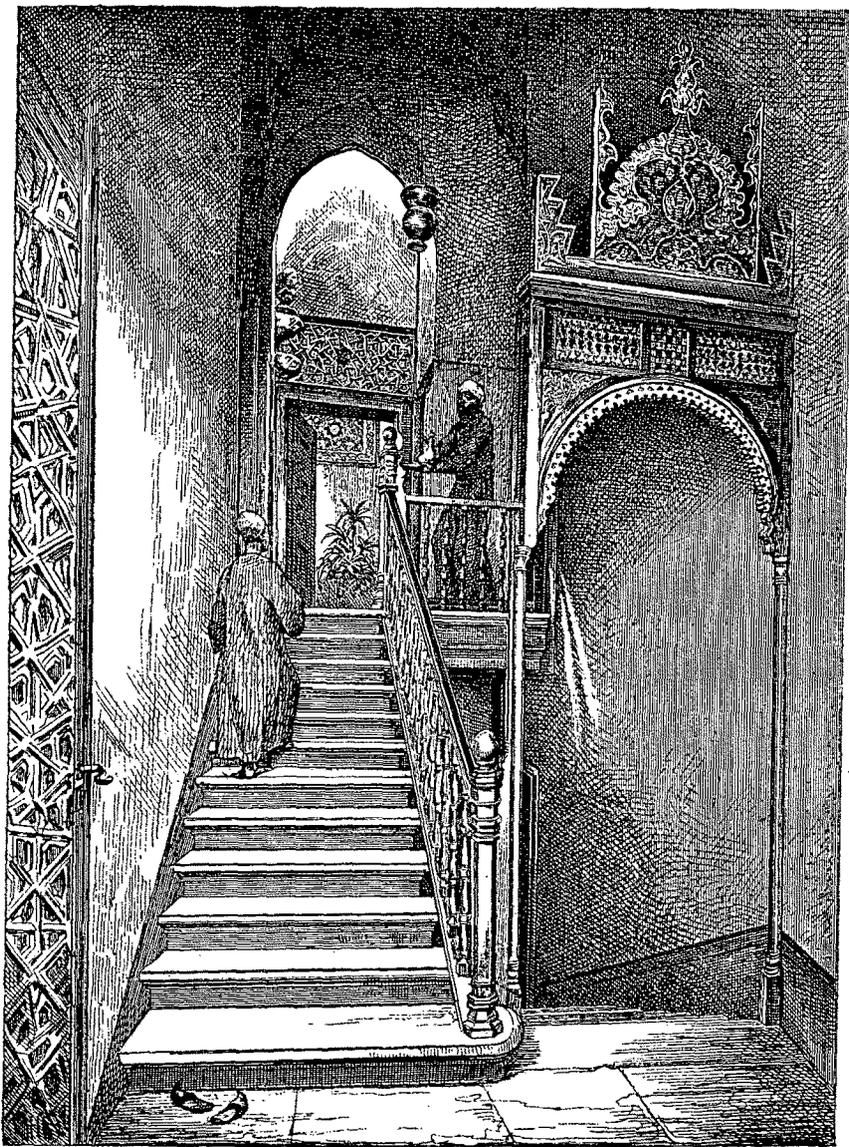
Si au moins cette percée, qui a dégagé assez maladroitement les abords de la grande mosquée de Hassan, avait assuré l'entretien et le maintien de ce chef-d'œuvre du xiv^e siècle, on pourrait peut-être l'excuser, mais il n'en fut rien. En 1868, Auguste Salzman avait accepté de faire ce travail pour le compte du gouvernement égyptien, et, avec le talent supérieur dont il était doué, il en dressait le projet et le devis. On dit qu'alors le Ministère des travaux publics trouva ses chiffres trop mo-

destes pour une œuvre aussi importante, aussi nécessaire : Salzman se serait laissé entraîner à des projets plus ambitieux et plus coûteux qui, comme il fallait s'y attendre, firent reculer le chef de l'État.

On préféra dépenser le double pour construire à côté l'énorme mosquée du scheikh Riffaye, un santon vénéré du peuple et que, par erreur, on croyait enterré à cette place. L'architecte égyptien, Hussein-bey, chargé de ce grand travail, a déployé de la science et du talent pour composer un édifice moderne en style arabe ancien. Malheureusement, il avait pour chef immédiat, pour surintendant, le nommé Khalil-Agha, chef des eunuques noirs de la vice-reine-mère, au nom de qui se faisait la dépense. C'était un personnage extraordinairement riche, influent, ignorant et présomptueux comme un nègre; il ne cessa de contrarier l'architecte et finit par l'obliger, malgré ses protestations, à poser une lourde coupole sur des appuis trop faibles. A peine terminé, l'ouvrage menaçait ruine et, sur le théâtre même de l'accident, l'eunuque faisait de publics et sanglants reproches à l'architecte irresponsable, que l'on emporta quasi mort d'un coup de sang. L'édifice est resté inachevé et le sera probablement toujours, tandis qu'à côté la vraie merveille continue de tomber en ruines.

Puisque nous sommes auprès de la mosquée de Sultan-Hassan, faisons quelques pas pour jeter un coup d'œil sur la place de Roumeïleh, qui s'étend du pied de sa coupole à celui de la Citadelle, la forteresse, la cité des palais féeriques de Saladin et des sultans mamlouks, la résidence des pachas turcs et de Méhemet-Ali, mais qui n'est plus que ruines et casernes, si on excepte la fastueuse mais bien médiocre mosquée funéraire du dernier de ces potentats. Voici ce que nous pouvions écrire en 1865 : « La place de Roumeïleh a grand air, située comme elle l'est entre les masses imposantes de la Citadelle, de la grande mosquée de Hassan et de plusieurs autres qui l'entourent; mais, hélas! elle ne conservera pas longtemps sa physionomie! Il est à craindre que d'ici à peu d'années sa vieille et inégale surface, où s'étagent si bien les groupes de fellahs, que ses antiques chemins usés par le passage des caravanes ne soient nivelés, puis transformés en square parisien avec grilles et réverbères de fonte. Pourquoi, tout simplement, n'y pas planter des arbres un peu en désordre, comme à l'Ezbékîyeh? » La prédiction s'est réalisée, mais ce square chétif est resté incomplet et ses bassins sans eau, ses rochers factices, ses grilles et ses trottoirs inachevés ajoutent quelque chose de sordide à sa banalité, dans ce site entouré d'édifices d'un autre âge et d'un grand caractère. Il est vrai qu'on s'est efforcé de les moderniser; ainsi El-Azhâb, la porte arabe de la Citadelle et l'opulente mosquée Mahmoudiyeh, qui

restèrent juchées à une assez grande hauteur du sol de la place, par suite



M. GOUTZWILLER

A. MICHELET, PHOTO

ESCALIER DE LA MAISON MODERNE DE STYLE ARABE
CONSTRUITE ET HABITÉE PAR M. AMBROISE BAUDRY, ARCHITECTE AU CAIRE.

(Dessin de M. Ch. Goutzwiler.)

des nivellements; ont été affublées de perrons : le premier dans un style de casino prétentieux, l'autre incomplet, qu'on croirait emprunté à

quelque mairie de province. Enfin, on a recrénelé les murs et la porte de la Citadelle avec de petits merlons et de petits machicoulis à peine saillants, vrais cartonnages de théâtre auxquels manque l'illusion. D'autres points encore de la montagne, comme le corps de garde du grand *Canon de midi*, n'ont pas échappé à l'intrusion de l'architecture cartonnaire et de l'esthétique des confiseurs.

Ces bévues, ces prodigalités destructives du règne passé, ont été arrêtées avant d'avoir ravagé tout le Caire et ruiné la fortune publique ; mais l'élan est donné, les mauvais exemples sont patents, et, maintenant que la prospérité renaît, on se demande ce qui pourrait modérer ou diriger ce zèle transformateur. Une sorte de surveillance des monuments historiques est déjà confiée, par le Ministère des travaux publics, à un Européen rempli de bonnes intentions, Frantz bey ; mais, à en juger par ce que l'on voit faire encore, certainement ce fonctionnaire n'est pas muni de pouvoirs assez étendus pour empêcher les restaurations maladroites et pour arrêter les destructions violentes ou naturelles.

Devant l'ignorance, la cupidité, le mauvais vouloir de la population, il faudrait des forces collectives dirigées par un Comité des monuments historiques fonctionnant comme celui de Paris, c'est-à-dire pourvu d'une autorité suffisante pour balancer les pouvoirs émanés du Ministère des travaux publics, si ce dernier en abuse, comme on le voit en France dans l'affaire du Mont-Saint-Michel. Ce Comité pourrait être composé de fonctionnaires égyptiens et d'architectes européens choisis avec soin pour leur compétence dans l'art oriental : il y faudrait des hommes tels que M. Ambroise Baudry, architecte français au Caire, dont nous aurons à parler plus loin ; que M. Mauss, architecte du ministère des affaires étrangères, qui a passé quinze années en Orient pour des restaurations commandées par le gouvernement français ; enfin, que M. Jules Bourgoïn, sous-directeur de l'Institut archéologique du Caire, qui s'est fait connaître par ses beaux travaux sur les arts arabes. Il n'en faudrait aucun qui, dans ces questions, fit passer le lucre avant le respect de l'art.

Il est difficile de savoir si ce projet, reconnu d'utilité publique par le Contrôle européen, trouve une opposition systématique chez les musulmans qui, chargés de la gestion et de la garde des monuments religieux, étaient souvent des premiers à en vendre les dépouilles aux infidèles ; mais il est singulier que ce soient ces derniers qui le demandent en craignant que leur requête n'arrive trop tard¹.

1. Sur l'état actuel des monuments arabes du Caire et sur la formation d'un Comité des monuments historiques, voir les excellents articles de M. Gabriel Charmes, dans le *Journal des Débats* des 2, 3 et 4 août 1884.

Quelques mesures favorables à la conservation ont pu être déjà prises par M. Frantz bey : ainsi la mosquée de Thouloun, la plus ancienne du Caire (ann. 879), a cessé d'être une *cour des Miracles*, un repaire livré depuis une trentaine d'années aux infirmes et aux vagabonds, et rendue méconnaissable par cet usage. Mais à côté, on laisse tomber en ruine un chef-d'œuvre du xv^e siècle, la mosquée du sultan Kaït-Bây (intra muros) qu'on pourrait encore sauver en entier.

L'enceinte immense et tout en ruines de la mosquée du khalife El-Hakem (990-1012) où naquit la religion des Druzes, où tant de prisonniers chrétiens furent enfermés au temps des Croisades, vient d'être fermée et ne reçoit plus les immondices. Il fut question de la convertir en square à l'époque où on en voulait partout; mais on a fini par y établir un essai de Musée arabe où s'entassent les provisions d'huile des oratoires voisins, aussi bien que les objets d'art que l'on trouve encore à ramasser çà et là. Il y a quelques mois, un objet précieux, une caisse à manuscrits couverte de cuir estampé d'or, ouvrage admirable envié de tous les amateurs, y fut mise en pièces et anéantie par des badigeonneurs, ces éternels habitants des ruines que nous rencontrons partout. Devant ces essais tardifs, on se rappelle avec tristesse qu'il y a dix ans le gouvernement égyptien avait donné à feu Auguste Salzman la mission de transformer la mosquée de Daher-Bibars (extra muros) en un Musée arabe. A cette époque, le pillage du Caire n'était pas commencé et il n'y avait qu'à choisir et à prendre; mais la barbarie et l'intrigue en rendirent l'exécution impossible et l'on fut tout aise de se débarrasser de l'intelligent et désintéressé Salzman sans lui donner l'indemnité à laquelle il pouvait prétendre et qui eût été de la plus simple convenance. Il était né pour l'œuvre qu'il avait entreprise, mais il n'eut pas, comme Mariette pacha, la force de résister à la barbarie et la joie de triompher de l'ignorance!

ARTHUR RHONÉ.

(La fin prochainement.)

